poèmes

printemps 2005

dana hilliot

. . .dans son rapport au désir, la réalité n'apparaît que marginale.

LACAN, séminaire III, 1956

dans la salle d'attente pour la recherche d'emploi
j'entends malgré tout la misère des gens
je suis comme eux et mon livre tombe par terre

un mendiant les yeux hagards
la petite julie joue avec les clés
Le temps se couvre : iI faudrait que je rentre chez moi

le bout des doigts ne sent plus le froid
la marmotte attend le printemps
la vieille cabane en contrebas est envahi par les chats errants

crisssss fait la neige sous mes godillots
le chien du berger grogne à mes chevilles
j'avance fiérot je continue mine de rien

parce qu'on peut marcher des heures ainsi sans but
et aussi faire de même en se donnant quelques raisons
quelle est la différence ?

mon amie explore les méandres du fleuve intérieur
moi je me perds dans la forêt étouffée de neige
quelle est la différence

l'enfant imaginaire
ça siffle le vent des hauteurs dans les interstices de la fenêtre
une sourde excitation

la première bière depuis deux mois
ai manqué de glisser sur le trottoir brillant
s'en tenir là

j'ai entendu dire
quand sandrine parle il y a des trous dans sa parole
des mots qui disparaissent

26 février 2005 (de st-flour à bruxelles en voiture d'abord, puis une nuit d'hotel, et le reste du voyage par le train)

Au cul du gros camion
Apprendre la patience au col de la fageolle
Le vent hurle si fort à ces hauteurs

Quand on sait la tourmente
Plus rien n'est plus pareil
Moi ? Un misérable insecte dans le tourbillon des glaces

Couché devant la télévision
J'attends le lever du jour
En lisant les consignes à suivre en cas d'incendie

Chambre 205 porte rouge
Un golfeur exulte sur l'écran
Vaisje encore descendre jusqu'à la machine à café ?

on peut se réjouir ne serait-ce que d'un lit
Dehors un renard court dans la neige
L'hiver et la nuit embrassent la zone industrielle

J'ai suivi les traces du renard sur la neige
quatre doigts, rapide et léger
On se rencontre enfin en contrebas, le renard et moi

De vastes cités : comment y vivre ?
J'ai peur mais je vais tout de même de l'avant
Tel un insecte au devant des lumières

De grandes créatures en mousse ont poussé dans la courette
J'essaie d'avaler un cheese-burger
Un gobelet explose : un enfant crie

15 mars 2005 (entre Alleuze et St-Georges)

la douceur affolante du printemps renaissant
la neige encore jusqu'aux genoux
mais ces chants d'oiseaux bruns et jaunes

Avec l'arbre assis tout contre
je me repose un peu les jambes
l'hiver fut long et cruel

Au loins les crêtes de Margeride
A l'heure où la peau s'éveille à nouveau
je voudrais pourtant fondre avec la neige

Bientôt la vipère se glissera entre les pierres sèches et moussues
se laisser caresser d'un vent de misère
s'y laisser mourir

Pas moins qu'étrange pour les esprits bornés
qu'au cœur même de la vie, à sa genèse
vous gagne ce désir de n'être plus

On voudrait devenir l'arbre et l'oiseau
C'est cela que je chantai au dernier printemps
ou les eaux du ruisseau dont les terres s'abreuvent

Une pomme de pin pourrit lentement sur la bouse
Ce que la neige en fondant découvre
ça aura passé l'hiver et j'en suis

Se perdre et se découvrir
se découvrir et se perdre
plus besoin d'armure ici rien ne blesse tout est là

à la gare de Clermont

Au quai de la gare de Clermont
Un homme aux yeux terrifiés renifle une substance
J'entends les contrôleurs causer discrètement

Elles sont angoissantes ces lumières sales
Enveloppent chaque voyageur
de tristesse et finitude

Une femme de magazine, aux seins éclatants
Et l'autre assise, tout contre le panneau publicitaire
si réelle avec ses joues ridées et son manteau moche

Le train en provenance de Dijon
s'écrase péniblement sur la voie H
Epuisé de n'être que cela : le train de Dijon

Je m'assoiffe et m'épuise de ces contemplations
et d'être un voyageur qui ne s'en va jamais
Ou qui toujours se fuit

Le nom que nous portons est un nom qu'on nous donne
Un peu comme ces trains qui n'ont rien demandé
et vont ici ou là en raison de ce nom

Non loin je sais la nuit qui doucement saisit
les prairies subtiles des monts du cézalier
La gare, elle, luisante indifférente

aux gorges de la Truyère (avril 2005)

Le sueur me pique les yeux
en marchant tout à l'heure le long du fleuve
j'ai rêvé que je tuais le commandeur des croyants

Les rivières dégringolent à la chaleur du printemps qui vient de naître
je vais à moitié nu
accompagnant leur ruée vers l'océan

Là haut ce n'était qu'un mince filet d'eaux claires et froides
Ici ça se prend à raison pour un fleuve
Mais quel sens à le poursuivre ainsi ?

Comme tout animal je m'accroche aux saisons
Le commandeur des croyants a perverti la loi
le mieux que je puisse faire c'est poète et marcheur

Mes cheveux ont poussé :
tout ainsi pousse
et je ne fais rien pour l'en empêcher

Le commandeur des croyants a perverti la loi
et je n'ai jamais pu tout à fait m'installer dans le langage
On ne devrait pas se demander ce que c'est que la loi

à la bibliothèque du Centre de désintoxication (avril 2005)

De larges plantes aux feuilles grasses
s'évertuent doucement au déploiement d'elle-même
Sous la lumière crue du couloir blanc

Quelques romances roses attendent leur lecteur
à la bibliothèque
il pleut depuis trois jours

Un homme à la fenêtre semble contempler
Mais le bouquet de fleurs qu'il offrit à son épouse
l'autre jour, est tout ce qu'il voit

Ici on informe on ordonne on prévoit
mais il s'avère bien vite
que rien n'est à prévoir
puisque rien n'est à ordonner
et rien n'a d'importance

L'ascenseur monte ou bien descend
se prend pour un organe
(je lui préfère les escaliers car je loge au premier)

sur le parvis du centre de désintoxication (avril 2005)

le vent siffle qui s'est glissé
du col de la croix de l'homme mort
jusqu'aux oreilles des presque morts que nous sommes ici

François dessine ses mains
elles ne sont qu'os et veines bleutées
Hélène trouve ça morbide (dit-elle)

Roger s'est retiré comme un chat malade
se cache au fond d'un grenier pour y mourir
un jour quelqu'un l'a retrouvé

on est à nos bouteilles comme au sein aux mamelles
les enlever ne nous console en rien
n'est-ce pas indécent cette ardeur dont la réalité fait preuve à nous sauver ?

je cours autour du bâtiment
puisqu'il n'est pas permis d'aller courir ailleurs
je cours autour de l'angoisse

centre de désintoxication (avril 2005)

qu'elle nous structure
en temps en lieux en paroles
et nous détériore

elle trace en nous ses propres chemins
nous scande nous ruine
nous accentue

impose sa logique et ses raisons
ses points d'accroche et de décrochage
impose sa loi et réfère à toutes choses

ce à quoi elle s'attache -
comme la murène rode à travers les fissures du corail -
on ne le sait pas encore

dans la confusion du désir et du besoin
l'alcool est un langage
don't you know ?

subsituons :
un bain chaud
du chocolat
quelques larmes

devant l'infirmerie du centre de désintoxication (avril 2005)

on attend sagement notre tour
monique sort avec son pilulier
lequel est convenablement rempli

Daniel tremble à l'idée de dormir
à l'idée de se lever
à l'idée de l'autre

L'infirmière écoute un peu
les quelques mots qui me restent
et nous sourions

de retour à la chambre
Raphaël pose son pilulier sur la table de chevet
je le range discrètement dans le tiroir

voici l'heure du repas du soir
je descend
je suis comme eux

au fumoir du centre de désintoxication vers 3 heures du matin (avril 2005)

vous devez partir
alors je partirai
je partirai demain puisque nous le devons

les brins de tabac se lovent au sein du berceau de papier fin
le bout de mes doigts bruns
je contemple le parking - dehors - la nuit

tous mes amis sont assommés
il en est toujours un peu ainsi
je ne dormirai sans doute pas

s'abandonner aux rêves est une souffrance
s'en éveiller pour aller au dehors
ce n'est pas mieux

les yeux pleurent doucement enfumés
je recouvre la liberté
je suis triste

cascade de marieval (17 mai)

c'est grand vent sur les hauteurs d'aujourd'hui
les pensées se disloquent
avec le tonnerre de la cascade

les eaux hurlent sans répit
un ruisseau déferle au printemps
j'y baigne un peu les pieds : froid

j'aimerais tant connaître les aventures souterraines en amont
jusqu'à la dislocation sous les océans
cette eau que je touche qui sait ? ira vous caresser

Les premières fleurs du genêt invite à sortir de soi
des fourmis noirs s'en prennent à mes mollets
sinuantes entre mes poils

je ne puis être le ruisseau
je ne puis être le vent
je ne peux que sentir avec des mots

Ici : l'infini
là-bas : une chambre à brussels
ma géographie amoureuse

Me faut toujours un au-delà
c'est pourquoi je n'ai pas de projets
si tant est que vivre ne soit pas un projet

Beaucoup de choses ne seront pas dites
parce que tout ne peut pas être dit
et l'on sait depuis longtemps tout ce qu'il y a à savoir

(18 mai)

la beauté est-ce que c'est un savoir ?
ou bien cette tentative molle de tourner autour de la vérité
qu'est-ce qui nous importe au fond ?

on a trouvé la chambre d'Henri Darger
plus qu'humainement saturée d'écritures et dessins
mais lui n'y était plus

à s'aventurer dans ces contrées sauvages
se dire qu'on est peut-être le seul à inscrire ses pieds
ça vous détruit un langage

il y a donc un trou dans le langage
ce qu'on ne peut pas dire c'est ce qui n'est pas
à suivre Héraclite on ne devrait rien dire du tout

tu aimerais que se relève le voile de la langue
afin de saisir la chose en sa vérité
mais la vérité s'épuise à mesure que le voile disparait

alors il y a la musique et toutes ces choses que les gens font
mais n'est-ce pas encore le corps qui parle ?
on devrait cesser de parler quand un musicien joue

Aux malades on donne de quoi dessiner
on les plonge dans un bain chaud
qu'espère-t-on ? leur silence